

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 12

Artikel: Les espadrilles d'Ingrid
Autor: Bacqué, Bertrand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les espadrilles d'Ingrid

Il y avait le bassin de John Wayne, le torse de John Gavin... Il y aura désormais les espadrilles d'Ingrid Bergman... Preuves à l'appui, le CAC-Voltaire lui consacre une rétrospective.

Par Bertrand Bacqué

Bien entendu, il y a l'histoire, la grande. Les débuts à 17 ans sur les planches au Théâtre royal de Stockholm, puis un premier film en 1935, suivi, en 1936, d'un premier succès, «Intermezzo», dont le CAC-Voltaire présente le remake américain signé Gregory Ratoff. En effet, après un court passage par les studios allemands, Ingrid Bergman est invitée à Hollywood par David O. Selznick qui apprécie son naturel, sa probité et son énergie, loin du glamour des studios.

Dès lors les succès s'enchaînent: en 1941, «Dr. Jekyll and Mr. Hyde», en 1943, «Casablanca» (ah! le duo avec Dooley Wilson) et «Pour qui sonne le glas» («For Whom the Bell Tolls»). Viennent ensuite trois chefs-d'œuvre hitchcockiens: «La maison du Dr Edwards» («Spellbound», 1945), avec Gregory Peck, «Les enchaînés» («Notorious», 1946), avec Cary Grant, et «Les amants du Capricorne» (voir ci-contre) où l'on découvre une femme torturée, en proie à de dévorantes passions.

Mais les plus beaux rôles de sa vie, c'est à Rossellini qu'elle les doit. L'anecdote est connue: Ingrid Bergman découvre «Rome, ville ouverte» («Roma, città aperta», 1945) et «Paisà» (1946) et lui envoie cette déclaration enflammée: «Si vous avez besoin d'une actrice suédoise qui parle très bien l'anglais, qui n'a pas oublié son allemand, dont le français n'est pas très bon et qui, en italien, ne sait dire que «ti amo», je suis prête à venir faire un film avec vous.»

Loin d'Hollywood, ce n'est pas un, mais quatre chefs-d'œuvre que le couple tournera: «Stromboli, terra di Dio» (1949), «Europa '51», «Voyage en Italie» («Viaggio in Italia», 1953), et «La peur» («Angst», 1954). D'où les espadrilles. Car Ingrid est bien la seule qui soit allée remonter le moral aux G.I's durant la Seconde Guerre mondiale en espadrilles, gigantesque pied de nez au star-system d'alors. Lorsque le CAC-Voltaire ressortira «Stromboli», regardez bien, elle porte les mêmes. Un véritable signe d'indépendance! ■

«Rétrospective Ingrid Bergman». CAC-Voltaire, Genève. Du 18 novembre au 15 décembre. Renseignements: 022 320 78 78.



Ingrid Bergman dans «Les amants du Capricorne» d'Alfred Hitchcock

La lady et son palefrenier

Avec «Les amants du Capricorne», qui ressort en copie neuve au CAC-Voltaire, Hitchcock exprime son romantisme sombre dans de brillants plans-séquences.

Par Laurent Asséo

Alfred Hitchcock n'aimait pas «Les amants du Capricorne» («Under Capricorn»). Le rejet de cette œuvre trop désirée s'explique aisément: ce fut l'un de ses rares bides. Dans la filmographie du maître du suspense, ce drame romantique brille pourtant d'un éclat particulier. Seul long métrage en costume du cinéaste, avec «La taverne de la Jamaïque» («Jamaica Inn»), son action se déroule dans l'Australie de 1835. Charles Adare (Michael Wilding), Irlandais de bonne famille, s'y lie avec Sam Flusky (Joseph Cotten). Cet ancien bagnard et valet d'écurie enrichi est marié à une cousine de Charles, Henrietta (Ingrid Bergman), femme fragile, alcoolique et terrorisée par sa gouvernante Milly (Margaret Leighton). Charles tombe amoureux d'Henrietta, et veut la guérir.

Tourné en 1949, le film succède à «La corde» («Rope»), entièrement réalisé en plans-séquences. Le cinéaste poursuit l'exploration de cette technique, sans pousser la prouesse aussi loin. «Les amants du Capricorne» contient quelques plans longs et complexes. Il existe cependant une différence de taille entre les deux réalisations.

Entre Duras et Lubitsch

Dans «La corde», Hitchcock utilisait

le plan-séquence pour retrouver un découpage somme toute classique. Rien de tel ici. Pour une fois, le fameux réalisateur ne cherche pas à dramatiser l'action par l'usage de mouvements d'appareil. Soit sa caméra enregistre des dialogues conséquents, soit elle se libère des personnages pour de brillantes incartades «en solo» dans les décors. Moins théorique que «La corde», «Les amants du Capricorne» est une œuvre plus moderne par sa dilatation du temps, sa langueur austère. On dirait par moments du Marguerite Duras mis en scène par Lubitsch.

Dans ses thèmes, le film cristallise quelques-unes des obsessions du gros Hitch: l'imbrication fatale et malheureuse entre les rapports de classe et de sexe, l'emprise du passé sur le présent, l'aveu libérateur d'un secret, l'emprise d'une gouvernante sur un lieu et donc sur l'âme de ses occupants (comme dans «Rebecca»). Côté sentiments, le film se révèle bien étrange, comme s'il conjugait l'amour au pluriel et au conditionnel, en racontant trois idylles possibles mais contrariées: entre Milly et Sam, entre Charles et Henrietta, entre le mari et sa femme. Même si la réconciliation entre Bergman et Cotten conclut logiquement ce beau film, il se pourrait que les deux autres couples n'aient réellement existé que le temps de quelques scènes troublantes. ■

«Under Capricorn» d'Alfred Hitchcock (1949). Avec Ingrid Bergman, Joseph Cotten, Michael Wilding... Présenté dans le cadre de la rétrospective Ingrid Bergman, CAC-Voltaire, Genève. Du 18 novembre au 15 décembre. Renseignements: 022 320 78 78.